

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 22 (1884)  
**Heft:** 41

**Artikel:** Boutades  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188387>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Pas de subterfuges, dit-il, c'est inutile et indigne de nous.

Cependant, quelques jours après, ce fut plus fort que lui, et s'adressant à sa femme :

— Alors, c'est fini, dit-il, elle est partie, je n'ai plus qu'une fille.

— Non, je t'assure, elle vient quelquefois.

— On ne m'abuse pas...

On ne l'abusait pas, en effet. La mère sanglotante raconta au pauvre homme tout brisé, une navrante histoire, l'éternel poème du mirage de l'amour, la femme séduite attendant le réveil effrayant de la femme trompée.

L'aveugle l'arrêta.

— Je n'ai pas pu veiller sur ma fille, dit-il, c'est un grand malheur dont nous ne sommes pas responsables, je ne peux pas provoquer cet homme qui aurait pour moi le sourire du fort pour l'impuissant, mais fais-lui savoir, à elle, si toutefois tu sais où elle est, que je lui défends désormais ma porte ; cela dit, qu'il ne soit plus question d'elle ici.

Il n'en fut plus question en effet, la paralysie le prit, ses infirmités se compliquèrent, sa vue s'amoindrit encore. Seuls, quelques pâles sourires à l'adresse de l'unique fille qui lui restait témoignèrent à celle-ci la consolation qu'il éprouvait de la voir toujours là auprès de lui tendre et dévouée.

Un jour, catastrophe terrible, la destinée a des coups imprévus, quelqu'un se mourait dans la maison de l'aveugle, et ce n'était pas lui, ce vieillard qui s'en allait si rapidement du côté de la tombe, ce n'était pas non plus la mère, cette grande personne mince, le visage jeune encore mais fatigué et triste, c'était la fille aimée, Lucienne, l'enfant fidèle.

Une fièvre terrible, l'affaire de quelques jours peut-être, et tout serait dit.

L'aveugle, vaincu, brisé, anéanti par ce dernier coup, dut prendre le lit.

La nuit se fit alors toute noire, cette fois, autour de la maison silencieuse et ce fut comme un voile de crêpe qui l'enveloppa de son étroit escalier à ses fenêtres closes.

Le médecin espaçait cependant ses visites. A quoi bon des frais inutiles, ces gens-là n'étaient pas si riches et il savait que la science ne pouvait plus rien. L'enfant s'en allait d'un mal qui ne pardonne pas et le père se mourait de chagrin.

Un soir, à la nuit tombante, aux approches d'un crépuscule d'hiver, la sonnette tinta, la porte de la chambre où s'éteignait la mourante s'ouvrit et livra passage à une ombre.

C'était l'autre.

— Je t'ai fait demander, lui dit sa sœur.

— Oui, merci, répondit celle-ci, collant ses lèvres sur le front de la condamnée, merci, jamais de moi-même je n'aurais osé venir.

— Tu sais bien, cependant, que je t'attendais, que je t'appelais, qu'il m'est doux de te voir.

Adrienne prit les mains de Lucienne, ces jolies mains longues, fluettes, devenues transparentes, et les tint serrées contre sa bouche, elle attira à elle ces beaux cheveux blonds, fins comme de la soie, si semblables aux siens avec leur reflet d'or et y cacha son visage désespéré et secoué de frissons et d'effroi.

— Pourquoi n'est-ce pas moi, la fille coupable, qui suis là à ta place, dit-elle en sanglotant.

Lucienne eut un mouvement plein d'expansion et de tendresse.

— Toi, dit-elle, oh ! si bonne et si dévouée.

Et avec une mélancolie noire, comme souriant à la mort qui approchait :

— Sait-on jamais, c'est Dieu qui m'a protégée ; qui t'affirme que je n'ai pas été moi-même à deux doigts de l'abîme.

Et longtemps après, dans ce grand silence que toutes deux n'osaient rompre, de crainte de briser le charme qu'elles éprouvaient de se retrouver si près l'une de l'autre, la main dans la main, leurs têtes si belles et si pâles s'assoupissant sur le même oreiller.

— Es-tu heureuse, au moins ? reprit la mourante.

— Non.

Il t'a quittée ?

— Un jour il me quittera. J'ai visé trop haut ou il a regardé trop bas, un autre avenir l'appelle.

— Et toi ?...

— Oh ! moi.

C'est bien cela, dit l'enfant, quand nous nous donnons, nous autres, nous nous donnons tout entières et nous emportons dans notre rêve le bonheur de tous ceux qui nous aiment.

— Ma sœur...

— Oui, oui, tu as raison, ce qui est fait est fait, le malheur du père s'est étendu à ses filles, nous ne devions pas être heureuses, ma pauvre Adrienne, Adrienne... es-tu bien Adrienne ?

Celle-ci leva les yeux et Lucienne aussitôt reprit :

— Oh ! aujourd'hui encore, mais demain ?

— Demain, je reviendrai.

— Oui, oui, reviens, que je te voie encore.

Et toute une semaine elles se revirent ainsi ; la mort leur fit cette grâce.

— Ma mère ne m'aime plus, dit un jour Adrienne, autrement elle serait là quand je viens.

— La pauvre femme est bien accablée, répondit Lucienne.

— Et notre père ?

— Aveugle, paralysé, mourant, il a fait un effort hier et est venu m'embrasser. le pauvre homme ! nous n'avions plus la force de nous parler, j'ai cru que nous allions mourir en même temps, là, à cette place.

Lucienne sentit une immense douleur l'envahir.

— Oh ! je comprends qu'ils me haïssent ! s'écria-t-elle.

— Non, mais deux c'est trop, il faudrait qu'il n'y en eût qu'une de nous qui disparût.

— Que n'est-ce moi ?

— Toi, ta place est ici... le sens-tu ?

— Oui, oui, tu dis vrai... mais ma mère ?

— Notre mère ne dira rien... et lui... ne pourra voir... Oh ! Adrienne, fais cela et tu seras pardonnée ; moi, je mourrai heureuse. (A suivre.)

#### Boutades.

Un typographe en herbe, que le prote de l'atelier avait envoyé chercher deux petits pains, en mange un en route.

« Où est l'autre ? dit le prote.

— L'autre, répond l'enfant, c'est celui-ci. »

Un oncle, se plaignant de son neveu, nous disait : « Ce mauvais garnement rentre à peine une fois sur dix qu'il sort. »

Un valet de chambre de Lausanne écrivait l'autre jour, à son frère, une lettre dans laquelle il ne cherchait pas à plaisanter et que pourtant il terminait ainsi : « Je ne t'en dis pas plus long, car j'ai si grand froid aux pieds, que je ne puis plus tenir ma plume. »

L. MONNET.